

Monsieur Thériault : Un homme de parole...

Pierre Monette

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39374ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monette, P. (1984). Monsieur Thériault : Un homme de parole.... *Lettres québécoises*, (33), 21–21.

Monsieur Thériault: un homme de parole...

Sa main tremblante ébouriffait devant lui la cendre de ses Celtiques pendant qu'il se racontait au bout de la table.

Je devais avoir tout juste quinze ans, et j'écrivais. Monsieur Thériault donnait tous les samedis, pour les étudiants, des ateliers d'écriture. Plus tard, il riait lui-même de cette aventure : il se remettait alors d'une longue maladie, une paralysie dont il lui restait à la main un tremblement qui lui permettait à peine, encore ces dernières années, de signer son nom. Il n'avait pas pu travailler pendant plusieurs mois — quant à écrire, il l'avait toujours fait à la machine. Il n'avait donc pas d'argent, mais l'idée de ces ateliers.

Deux heures le samedi matin pour nous, les jeunes. Deux heures en soirée, la semaine, pour les adultes. Nous lui apportions de quoi vivre. Devant nous, il racontait.

Il se racontait, lui, l'homme, l'écrivain de métier, qui discutait autant de ce que nous essayions de faire avec l'écriture que de problèmes de droit d'auteur. De la difficulté de trouver un bon titre et comment vendre un récit au plus offert...

À la lecture des textes que nous devions lui remettre à chaque semaine (halte à l'inspiration, il faut apprendre à écrire sous pression: ce serait là le résumé de ces ateliers), monsieur Thériault — je n'ai jamais pu le nommer autrement — élaborait un commentaire qui devenait, finalement, un récit : comment il avait écrit tel ou tel roman, tel conte que celui de nos textes qu'il lisait lui rappelait.

Monsieur Thériault était exactement à l'image de ses livres. S'il pouvait donner un enseignement, c'était en conteur. Et il l'était, conteur, jusqu'à propos des moindres détails de sa vie — avec souvent un clin d'oeil d'allusions grivoises et des phrases à double sens.

Il aimait sans doute provoquer ses auditeurs pour le plaisir d'écouter l'éloquence d'une réplique emportée.

Il nous parlait de ses livres. À l'époque, ses préférés étaient *Les commettants de Caridad* et surtout *Ashini*, qu'il considérait être son meilleur ouvrage, parce qu'il avait réussi à imposer au français les pulsions de la langue et du discours Amérindiens.

Il nous disait qu'il ne faut jamais changer les noms des personnages après avoir commencé la rédaction d'un roman. C'est ce qu'il avait fait avec *Aaron*, et il lui avait fallu plusieurs réimpressions pour réussir à en corriger correctement les noms qui lui avaient échappé.

Il s'est toujours amusé, au grand dam des littérateurs québécois «sérieux», d'écrire pour vivre, pour de l'argent.

Mais quand il s'était mis à la rédaction de la série des *Volpek* pour adolescents, il avait proposé à son éditeur une réduction de ses droits d'auteurs sur chaque exemplaire vendu à condition que cet argent soit investi dans une publicité intensive auprès des écoles secondaires, son bassin de lecteurs. Il misait sur l'importance possible des ventes pour contrebalancer la perte immédiate. À son avis, il n'y aurait tout simplement pas eu de publicité...

Monsieur Thériault ne vivait pas pour écrire, il écrivait pour vivre, mais ce n'était pas qu'une question financière; bien qu'il ait été fort heureux du prix David parce que cela lui a permis de refaire la toiture de sa maison.

Il n'avait pas besoin de vivre pour écrire. Il était un conteur né. Il y avait chez monsieur Thériault un plaisir évident de la parole, de la phrase, de l'image, du tempo du récit, et c'est ce plaisir qu'il nous communiquait pendant ces ateliers. De la même façon qu'il aimait communiquer son goût pour le bon boire et le bon manger, son goût aussi pour les belles femmes et les histoires d'alcôve.

S'il s'emportait souvent pour une idée, c'était pour se laisser prendre par le langage, le goût de l'éloquence, le plaisir de jouer avec les mots. Ce qui le faisait quelquefois glisser dans le cabotinage.

Monsieur Thériault était profondément hédoniste. Je crois qu'il n'a jamais écrit autrement que pour le plaisir de conter. C'est tout.

C'est beaucoup. Monsieur Thériault fait, avec ses livres, le lien entre la culture québécoise orale et la culture écrite. Une continuité que l'homme lui-même assumait, qui ne vivait pas, comme plusieurs écrivains, en rupture avec son écriture.

Il écrivait comme il parlait. Beaucoup. Et bien.

Pierre Monette
décembre 1983



Yves Thériault avec sa compagne Lorraine Boisvenu lors d'un Salon du livre de Québec.

Photo: Athé